

Année 1861, à l'émient génie qui la gouverne, à sa loyauté et à son honneur.

NOUVELLES LOCALES.

Liste des Français et Étrangers admis à la résidence, et des résidents ayant quitté la Colonie pendant le mois de décembre 1861.

PARTE:

Lamphear, américain, pour la Nouvelle Zélande.
John Orsmold, anglais, pour la Nouvelle Zélande.

SERVICE DE LA POSTE.

Le départ du transport à voiles, la *Dorade*, pour Valparaiso et Puyta, est retardé jusqu'au 12 janvier 1862.

Faits Divers.

On lit dans le Constitutionnel.

Pendant les campagnes de Crimée, d'Italie, aussi bien que pendant les expéditions moins importantes, mais plus lointaines, de Chine, de Cochinchine et de Syrie, nos soldats et leurs familles ont pu apprécier toute la sollicitude du Gouvernement Impérial. Il ne s'est pas borné aux soins matériels, organisés avec une admirable prévoyance; il a voulu, autant qu'il était en son pouvoir, adoucir les privations et la séparation inévitable, d'une absence que les dangers auxquels l'armée était exposée rendait plus pénible encore. Les services de la poste ont été organisés de manière à apporter au soldat, dans les régions lointaines, des nouvelles rapides du foyer paternel; à la famille inquiète, des récits du camp, et des vérités affranchies des évènements.

Certes, on ne reconnaît pas dans ces détails les traditions ordinaires des anciennes administrations; aussi, il y a peu de temps encore, les douleurs causées par des partis imprévus étaient aggravées par les incertitudes qu'il fallait prévoir pour tout le temps des expéditions, par la crainte d'apprendre une nouvelle funeste sans préparation, sans détail, dans le coin d'un journal, au milieu d'une liste sèche et froide. L'annonce d'une victoire amenait avec elle de mortelles inquiétudes; comment pouvait-elle cesser? Plusieurs semaines d'oubliant souvent sans qu'on eût pu que le fils ou le frère avait partagé la gloire de ses compagnons sans succomber comme eux; plusieurs semaines entre la nouvelle d'une blessure et celle de la guérison. C'étaient bien des larmes à verser à celles que la guerre fait nécessairement répandre. Quant au soldat, dans ces longues nuits interminables, dans ces fatigues toujours inébranlablement supportées, ne lui manquait-il pas une consolation souveraine, un doux souvenir de la famille, n'était-il pas ainsi complètement enlevé à ces sentiments qu'il lui est si nécessaire de retrouver vite et sans qu'il lui ait pu de la nuit au pays.

Mais l'administration ne pouvait s'inquiéter de ces considérations personnelles; les courriers arrivaient portant les dépêches des généraux; ils repartaient avec celles des ministres, et tout était dit jusqu'à une nouvelle bataille, une nouvelle victoire.

Il n'en est plus ainsi. L'armée a son service de nouvelles comme son service de vivres. Partout où elle va, elle est accompagnée d'agents de postes; on organise des courriers réguliers, et au moment où la grande famille, la patrie, apprend ce qu'a fait l'armée, sa fille, les parents reçoivent les lettres impatientement attendues, les récits, sans et courageux du camp. « J'étais là, telle chose m'advenait. » Et la famille d'être joyeuse et glorieuse comme la nation. On lit, car toutes les lettres ne sont pas d'honnêtes messages, on sait au moins qu'on doit répandre des larmes, et aux hommes militaires vient d'ajouter le père des enfants amis. Et les hommes, dans ces pays étrangers et barbares, au moment où le commandant en chef voit les dépêches impiales et ministérielles, les nouvelles du pays natal circulent de groupe en groupe. Une lettre est quelquefois destinée à cinq ou six familles du même village, et leur raconte l'histoire du foyer. Et alors ils sentent que ceux-là qui les couvaient, qui les ont vus naître, savent promptement ce que fait; non pas un régiment, non pas un corps d'armée, mais chacun d'eux séparément. Quelle consolation et quel appui!

L'armée de mer, on le sent bien, au pouvait pas rester en dehors de cette sollicitude. Malgré le progrès de l'art des constructions navales, malgré la science des officiers, le marin est toujours en danger. Un moment à l'autre, son navire prend la mer pour se diriger aux extrémités du globe; l'année dernière, sous l'Équateur; cette année, au Pôle; un jour, les tempêtes de l'Atlantique; un jour, les récifs du Pacifique. Les maladies et les éléments tout les autres ravages que la bataille, et l'inquiétude est aussi grande, aussi fondée dans les familles des marins que dans celles des soldats. Il ne fallait pas évidemment songer cette fois à organiser des correspondances régulières; mais comme il y avait un besoin à satisfaire, le Gouvernement s'en est occupé et voici ce qu'il a décidé (1).

Extrait du *Moniteur Universel* du 9 juillet 1861.

AVIS.

A partir du 11 juillet 1861, un bureau de renseignements sera ouvert au ministère de la Marine et des Colonies (rue Royale-Saint-Hippolyte, n° 2), les mardis, jeudis et samedis de chaque semaine, de deux à trois heures.

Un bureau de renseignements a été institué au ministère de la Marine et des Colonies; il est ouvert de une heure à trois. Cette activité prouve que l'Empereur a cette fois encore su deviner une lacune à combler, un sentiment à satisfaire, un vœu à exaucer. Du 14 juillet au 30 septembre, 1,320 personnes se sont présentées au bureau des renseignements. C'est une moyenne de 44 personnes par jour; mais pour donner une idée du développement qu'a déjà pris cette utile institution, nous ferons observer que la moyenne quotidienne au début était de 36 demandes par jour, et qu'elle est maintenant de 71. Les renseignements demandés se décomposent comme suit :

Demandes de nouvelles relatives à l'existence, à la résidence actuelle, au sort de marins, militaires ou fonctionnaires; demande d'engagements volontaires, de rengagements, réintégrations de solde, liquidations de pensions etc. etc. 259. Demandes de renseignements sur les conditions d'admission aux différents grades de la marine militaire et marchande, sur les successions vacantes, les concessions de terres aux colonies, les ports de refuge, les naufrages, les parts de prises. Le départ et l'arrivée des courriers, la situation des affaires en instance, les questions de législation coloniale et métropolitaine, les transports, les passages, les heures dans les établissements émissaires, etc. etc. 1,067. Ensemble comme nous l'avons dit plus haut, 1,326.

C'est là un détail qui permet pour l'avenir, quand on connaîtra mieux et plus généralement la nouvelle institution. Nous n'insistons pas à le dire, elle doit être pour le marin, dans la mesure du possible, ce qu'il est pour nos armées de terre les ambassadeurs de service postal; elle doit adoucir bien des regrets, calmer bien des inquiétudes. Elle prouve, en outre, combien l'Empereur veille à la satisfaction des besoins maritimes comme à l'apaisement des nécessités matérielles, et ce sera pour le Souverain qui a conçu cette amélioration, et pour le Ministre qui l'a réalisée, un nouveau titre à la reconnaissance de cette grande nation, qui, elle aussi, a ouvert le drapeau national d'une gloire impérissable.

VARIÉTÉS.

NOTICE SUR L'AGRICULTURE DES PHILIPPINES.

PAR M. DE LA GRONNIÈRE.

FOUNDEUR DE L'ÉTABLISSEMENT AGRICOLE DE LA GUYANE, DE LA RÉUNION.
(Voir le *Messenger* des 24, 27 mars, 1^{er}, 4 et 5 juin 1861.)

[3^e ARTICLE.]

De culture du froment.

Le froment produit à Luzon de sixante à quatre-vingt pour un et se cultive dans les montagnes, particulièrement dans les provinces de Batangas et d'Iloilo. Nous les Indes préparent la terre pour cette culture absolument comme pour celle du riz des montagnes. Vers la fin du mois de décembre ou au commencement de janvier, ils font les semailles; trois semaines ou un mois après, un bon sejour, écarté ordinairement par des femmes; et, trois mois et demi ou quatre mois après les semailles, l'on fait la récolte, qui se diffère en rien de celle du riz des montagnes.

4^o Culture de la canne à sucre.

La culture de la canne se pratique par deux méthodes différentes; l'une pour les terres nouvellement mises en culture, et l'autre pour celles qui peuvent être travaillées à la charrue.

Première méthode.

Cette première méthode est un des plus mauvais moyens pour opposer à la coupe de grands défrichements. Elle consiste, vers le mois d'octobre, à frayer tous les arbres et broussailles qui recouvrent la terre destinée à la plantation. Cette opération doit se faire avec soin, et on ne doit pas négliger, aussitôt qu'un arbre est abattu, de le dépecer complètement de ses branches; si on attendait quelques jours, le bois, se séchant, rendrait cette tâche d'autant plus difficile et plus coûteuse. Quinze jours après que tout le bois a été abattu, on choisit une belle journée, sans vent et avec un soleil ardent, pour y mettre le feu. Le lendemain, quand tout est brûlé, moins les arbres d'une certaine dimension, on occupe tout de suite à former un entourage pour garantir la plantation des animaux. Pour construire cet entourage, on se sert des arbres qui n'ont pas été brûlés et qui recouvrent une partie du sol; les plus gros, qui quadruplent beaucoup de difficultés pour être enlevés, restent sur le champ pour être brûlés l'année suivante.

Après que la culture est terminée, on pendant le temps qu'on y travaille, ou met des ouvriers à préparer le sol pour recevoir le plant de

Pourrait s'adresser à ces bureaux, les personnes qui desireraient avoir des informations sur :

Le bureau du ministère auquel auraient été renvoyées les demandes par elles adressées; la suite donnée à ces demandes;

Le sort de militaires, marins, agrés ou fonctionnaires portugais de la Marine et des Colonies;

Les conditions d'admission tant à l'école navale que dans tous autres établissements ou le département de la Marine et des Colonies entendent des lieux; les conditions de concessions de bourses, d'exemptions pour les capitaines au long-cours et maîtres au cabotage; pour les professeurs d'hydrographie, etc.

L'époque du départ ou de l'arrivée des correspondances pour les stations et les colonies; le mode de correspondances pour ces destinations;

Les conditions d'engagement ou de rengagement pour tous les corps de la Marine;

Les conditions d'admission ou de cahiers de charges relatifs à la Marine et aux Colonies;

Le résultat de réclamation faite pour paiement de solde, pour réintégrations de fournitures ou de traitements de retraités d'états de services;

Et, en général, sur toutes demandes, réclamations ou recherches ayant pour objet des intérêts privés.

canes. Chaque ourrier est muni d'une corde pour tracer des lignes de quatre à cinq pieds de distance les unes des autres, et sur ces lignes, à trois pieds de distance, il sèvre à la pioche une petite fosse d'un pied et demi de long sur cinq à six pouces de large et au moins six pouces de profondeur. C'est dans ces fosses que l'on place les plants. Avant de faire les trous pour recevoir les plants, il est indispensable de diviser son champ en grands carrés de quatre-vingt à cent mètres sur chaque face, et séparés entre eux par des allées d'un mètre trois décimètres.

Toutes ces opérations terminées, on prépare le plant. C'est l'extrémité des cannes que l'on récolte qui sert de plant. On coupe ces extrémités de dix à douze pouces de long, on les lie en gros paquets comme des asperges, et on les met pendant au moins trois jours à tremper dans une eau, autant que possible, non corrompue.

Après trois jours on les retire de l'eau, on défait les paquets sur les lieux de la plantation, et on les livre aux planteurs. Ceux-ci les déposent en partie de fines feuilles et en partie dans chaque fosse, de manière que tout le plant repose parfaitement, dans toute sa longueur, sur la terre. Si le fond de la fosse n'est pas de niveau, on ajoute un peu de terre, pour que tout le plant repose sur le sol.

Chaque plant doit avoir sa extrémité appuyée à celui placé dans la même fosse ; ensuite on recouvre légèrement avec un peu de terre très-fine :

Si la plantation était faite dans un temps de grande chaleur, et que la terre fût très-sèche, il serait indispensable, avant de planter le plant dans la fosse, d'y jeter un litre et demi ou deux litres d'eau.

Lorsque la plantation est finie, on n'y touche plus jusqu'à ce que les mauvaises herbes commencent à se montrer. Il faut alors avoir grand soin de les détruire au fur et à mesure qu'elles poussent, car sans cela elles étoufferaient les jeunes cannes. Mais, celles-ci ne sont élevées de terre et qu'elles recouvrent tout le sol de leurs longues feuilles, il n'est plus nécessaire de faire des sarclages, ni aucun autre travail, jusqu'à la récolte.

C'est ordinairement dans le mois de mars, jusqu'à la fin de mai, et même un commencement de juin, que l'on fait les plantations selon la méthode que je viens de décrire.

Dix ou douze mois après, la canne est bonne à récolter.

Aussitôt que l'on a coupé toutes celles qui recouvrent un des grands carrés qui forme une des divisions de la plantation, on nettoie avec grand soin toutes les allées qui l'entourent des herbes sèches et des feuilles de cannes qui y trouvent, à cet moment de la journée ou il y a le moins de vent, on entoure le carré d'ouvriers avec des branches à la main, et l'on met le feu à des feuilles qui généralement recouvrent le sol d'une épaisseur d'un pied et demi à deux pieds ; en quelques minutes le feu a tout réduit en cendres.

La précaution que l'on prend de nettoyer les allées et de mettre des ouvriers avec des branches est nécessaire pour éviter que le feu ne se communique aux autres parties du champ qui n'ont pas encore été récoltées.

Quelques jours après avoir brûlé les feuilles, on passe quelques traits de charrue près des cannes, de manière à les dégarnir et rejeter la terre au milieu des rangs.

Cette première fois, le travail à la charrue offre des difficultés et doit se faire avec précaution ; car une grande partie des racines des arbres qui ont été coupés pour être remplacés par la canne ne sont pas encore détruites, et le labour, par conséquent, se fait très-difficilement. Si la difficulté était trop grande, il faudrait se servir de la pioche au lieu de la charrue, et dégarnir chaque pied en rejetant la terre au milieu des rangs.

Aussitôt que les premières pluies menacent, et que les mauvaises herbes poussent avec les cannes, il faut les détruire, partie avec la charrue, si c'est possible, et partie avec la pioche, si on ne peut pas se servir de la charrue. Cette opération de sarclage se fait ordinairement trois fois dans l'année ; à la seconde on bine légèrement le pied des cannes, et, à la troisième fois, on ajoute encore un peu de terre au pied. Cette opération du binage doit varier selon la fertilité du terrain et l'âge de la canne ; plus la canne est jeune et le terrain fertile, moins il faut la buter. Je vais expliquer pourquoi.

La canne, à l'inverse des autres plantes, tend toujours à s'élever au-dessus de la terre ; c'est-à-dire que si, la première année, vous l'avez plantée à six pouces au-dessous du sol, à la seconde année elle ne se trouve qu'à trois pouces ; à la troisième à la superficie ; et à la quatrième tout à fait au-dessus de la terre, qui a servi de binage. Ainsi, plus on met de terre, et plus vite elle monte ; et l'on perd alors quelques années de récolte.

Dans une terre fertile, il suffit de recouvrir légèrement le pied de la canne pour qu'elle pousse avec vigueur et produise bien ; et on augmente peu le buttage pour avoir de la même plantation le plus grand nombre de récoltes possible.

À la troisième année, généralement toutes les tiges d'arbres et les racines sont détruites, et presque tout le travail peut se faire à la charrue. Seulement on se sert de la pioche pour le binage, qui alors doit être assez fort pour bien recouvrir le pied de la canne à une hauteur de dix à douze pouces.

Voilà à peu près tout ce qu'il est important d'observer pour une plantation sur défrichement.

Épandez je dois ajouter une recommandation : c'est de ne jamais planter plus que l'on ne peut entretenir, et, si l'on avait connu cette faute, abandonner plutôt une partie de la plantation pour soigner convenablement l'autre que de mal entretenir la tout.

Cultures à la charrue. — La culture de la canne à la charrue coûte

moins que par défrichement ; mais aussi elle produit un moins grand nombre d'années ; deux récoltes, quelquefois trois, dans de très-bonnes terres.

Une des premières conditions, c'est de bien préparer la terre que l'on veut planter, de la rendre bien ameublie et y passant au moins trois fois la charrue et deux fois la herse. Cette opération se fait vers les mois de novembre, décembre et janvier. Lorsque la terre est bien ameublie et bien labourée, à la plus grande profondeur possible, on divise le champ par grands carrés de 90 à 100 mètres sur chaque face, entre lesquels on laisse des allées de 3 à 4 mètres de largeur. Cette division est nécessaire pour faciliter l'incinération des feuilles après la récolte ; comme il a été dit pour les plantations par défrichement.

Lorsque le champ est divisé, on donne une troisième et dernière façon à la charrue, afin de tracer les lignes où doivent être placées les cannes. Elles sont distantes les unes des autres de quatre pieds à quatre pieds et demi ; et, comme ce dernier labour se donne de forme de sillons, c'est la division de chaque sillons qui forme les lignes où doivent se faire les trous pour recevoir les plants.

Ce travail accompli, on entoure la plantation de palissades pour la préserver des animaux qui pourraient détruire les cannes, et on prépare le plant comme pour une plantation sur défrichement. Ensuite des ourriers, avec des pioches, ouvrent des fosses sur les lignes et d'autres ourriers qui les suivent y plantent le plant le recouvrement de terre.

Si la plantation n'est faite dans un temps convenable, il n'est pas nécessaire d'arroser ; mais, si c'était au moment des sécheresses, il serait indispensable, avant de planter le plant dans la fosse, d'y jeter un à deux litres d'eau. Ordinairement, c'est pendant la récolte que l'on fait les plantations, parce qu'alors on se sert pour planter des extrémités des cannes qui ont été récoltées ; mais cette époque est celle des plus grandes sécheresses, et l'eau est alors indispensable. C'est toujours une main-d'œuvre longue et coûteuse de transporter aux champs des milliers de litres d'eau ; pour l'éviter, et pour éviter également tout le main-d'œuvre de sarclage, il faut avoir un champ de cannes qui doit exclusivement servir de pommiers pour le plant.

On fait la plantation au mois de décembre ou de janvier, avant de commencer la récolte, à l'époque où il n'y a plus de grands pluies, mais on la terre est encore très-humide. Alors le plant pousse vigoureusement, et la canne est déjà grande lorsque les premières pluies commencent à tomber. Un sarclage ou deux suffisent pour détruire les plantes parasites, qui ne commencent à pousser qu'aux premières pluies.

Que la plantation ait été faite pendant la sécheresse, ou à l'époque où la terre conserve encore de l'humidité, la culture pendant sa croissance est la même. Aussitôt les premières pluies, dès que les mauvaises herbes commencent à pousser, il faut sarcler avec beaucoup de soin la charrue, en ayant soin de conserver le sillon au milieu de rang, et de garantir toujours un peu les pieds de la canne. Après une façon de charrue, il est presque indispensable de sarcler avec la main et la pioche autour de chaque pied, pour détruire les mauvaises herbes que la charrue ne peut pas atteindre.

Ordinairement, pendant le temps que la canne met à pousser et à acquiesce une hauteur assez grande pour que l'herbe ne pousse plus, il faut passer trois fois la charrue et sarcler trois fois.

La récolte se fait comme pour les plantations par défrichement.

Dès que les cannes d'un carré ont été coupées, il faut brûler les feuilles, et, autant que possible, passer immédiatement la charrue entre chaque rang, en rejetant la terre au milieu. Si de la plus tôt possible passer la charrue, parce qu'au moment où on vient de brûler les feuilles la terre est très-humide, et le labourage se fait facilement. Si l'on attend quelques jours, le soleil, ardent à l'époque de la récolte, sèche la terre, et rend le labour moins facile et moins avantageux pour la récolte.

La même plante de cette manière produit, dans de bonnes terres, deux et trois récoltes.

Recolte. — La récolte de la canne se fait, aux Philippines, depuis janvier jusqu'à la fin de mai, époque des grandes chaleurs. Si cette récolte pouvait se terminer en deux mois, il serait préférable de la commencer dans le mois de mars, pour la terminer vers la mi-mai. C'est pendant ces deux mois que la canne produit en plus plus riche et plus chargée de sucre ; c'est aussi l'époque où les pluies ne sont pas à craindre. Mais, lorsque l'on a une grande plantation, et pas de moyens en bras et en machines pour la terminer en deux mois, c'est en janvier qu'il faut commencer, pour la terminer à la fin de mai, époque où prennent les grandes pluies.

Les ouvriers sont divisés en quatre escouades ; deux pour le champ, une de coupeurs, l'autre de charretiers ou conducteurs de la canne à l'usine.

Pour l'usine, deux escouades : celle qui s'occupe de passer la canne au moulin et celle qui culte le sucre.

Recueillir avec économie dépend d'un bon moulin et de la distribution que l'on fait des ouvriers. Le moulin est l'âme du travail, c'est de sa bonne direction que dépend le bon emploi des ouvriers et l'utile concours de leur temps.

(A continuer.)

La politesse est une envie de plaire. La sature la donne, l'éducation et le monde l'augmentent. La politesse est un supplément de la vertu. Ou dit qu'elle est venue dans le monde quand cette fille du ciel l'a abandonné. On a dit qu'elle est venue plus du vice que de la vertu. Je crois qu'elle est un des plus grands biens de la société dit M. de Laubert.